

L'héritage du chaos

**L'écriture exposée,
un miroir de la société.
Une enquête graphique
réalisée à Châtelet.**

École supérieure
d'art & de design
des Pyrénées

DNA Design
Mention Design
graphique Multimédia

Julie Dubois
2025 – 2026

ÉSAD·PYRÉNÉES



2	<u>Introduction</u>
3	<u>I. Écritures urbaines</u>
4	<u>II. Engagement / lutte sociale</u>
5	<u>III. Humour, culture, divertissement</u>
6	<u>IV. Communauté</u>
7	<u>V. Matière urbaine / mémoire d'accumulation</u>
9	<u>VI. Poésie / écriture libre</u>
10	<u>VII. Censure</u>
11	<u>Conclusion : héritage et poésie des écritures urbaines</u>
13	<u>Annexes</u>

Introduction

Par écriture exposée, on entend n'importe quel type d'écriture conçu pour être utilisé dans des espaces ouverts, voire dans des espaces fermés, de façon à pouvoir permettre la lecture à plusieurs (de groupe ou de masse) et à distance d'un texte écrit sur une surface exposée; la condition nécessaire pour qu'il puisse être saisi est que l'écriture exposée soit de taille suffisante et qu'elle présente d'une manière suffisamment évidente et claire le message (des mots et/ou des images) dont elle est porteuse. — Béatrice Fraenkel, « Les écritures exposées ».

[a]

XXIX - Une Charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, nous deux,
Ce beau matin d'été si doux.
Au détour d'un sentier une charogne infusait
Sur un lit sensé de cailloux.

Les jaunes en l'air, comme une fumée ténébreuse,
Brillante et sentant les poissons,
Ouvrait d'un aspect monstrueux et cynique
Son ventre plein d'exultations.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme efflu de la nuit à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'elle avait fait de bien.

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur d'opoponax.
La poutre était si forte, que son flanc
Vous criait vous d'émouvoir.

- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de nos yeux, soleil de nos nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Où! telle vous serez, à la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Mourir parmi les oiseaux.

Alors, à ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décapitées!

Les Fleurs du mal, Charles Baudelaire

↑ Une Charogne issu du livre *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire

[b]



↑ localisation du « quartier » de Châtelet

Ma réflexion prend racine dans une interrogation première sur le laid, entendu non pas comme simple catégorie esthétique négative, mais comme puissance révélatrice du réel. Dans le sillage de Baudelaire et de sa Charogne [a], je m'intéresse à la manière dont ce qui est perçu comme dégradé, abject, saturé, bruyant ou chaotique peut devenir matière de connaissance. Baudelaire révèle que la laideur n'est pas l'opposé de la beauté, mais l'un de ses chemins : un lieu où l'on voit mieux, précisément parce que l'œil y est moins conditionné.

Cette ouverture conceptuelle et poétique est mon point de départ : considérer le laid exposé dans l'espace urbain (surfaces abîmées, murs saturés, stickers arrachés, affiches déconstruites) comme une porte d'entrée vers une révélation de l'espace public. Ces formes graphiques sauvages glissent des messages, aux interstices de l'épaisseur du social. Afin d'ancrer ma réflexion, je prends appui sur une enquête photo menée dans le quartier de Châtelet à Paris.

J'ai donc choisi de laisser ma pensée suivre la ville, ses accélérations, ses ruptures, ses zones de saturation. Cette forme de pensée m'a amené à aborder l'enquête non comme un protocole fixe, mais comme une collecte ouverte, attentive à la surprise, au surgissement, au hors-cadre et à l'imprévu.

Mon processus de pensée est arborescent : il ne s'organise pas de manière linéaire, mais se déploie en ramifications, en échos visuels et conceptuels. L'écriture exposée (stickers, tags, fragments textuels) fonctionne de la même manière : non structurée, proliférante, non hiérarchisée.

J'ai choisi le quartier de Châtelet à Paris comme espace d'enquête. Cette investigation s'est déroulée sur un week-end entier, de samedi au dimanche du mois de novembre 2025. En 2021, la station Châtelet enregistre plus de 8 350 794 voyageurs. Ce lieu s'est imposé pour plusieurs raisons :

- Il est un carrefour, un espace de flux constant;
- Il porte une stratification temporelle forte : traces laissées, recouvrements successifs, effacements; [b]
- Il concentre une grande variété d'expressions publiques : revendications politiques, signatures d'artistes urbains, publicités sauvages, inscriptions intimes, messages communautaires.

Châtelet est une sorte de laboratoire du langage urbain, un microcosme où se condensent les tensions sociales, où les lignes de métro se croisent et les rues marchandes participent à un imaginaires collectif où s'expriment les pratiques anonymes d'écriture.

Ma méthode s'est construite par la collecte systématique de scans de surfaces publiques « stickerisées ».

Il s'agit d'un travail documentaire au plus près de la matière, je n'ai pas photographié l'espace qui environne les stickers mais la matière, révélant fragments, couches, accumulations.

Le scanner (outil domestique, plat, uniforme) devient un dispositif critique : il

égalise, il révèle, il neutralise l'effet d'échelle. Le mur devient page, la rue devient archive et le chaos devient l'écrit.

Les résultats de ce prélèvement urbain étaient uniformisés. Le passage au scanner a comme effacé ce qui apparaissait au prime abord laid, sale, chaotique, irrégulier. Les images scans révélèrent un aspect puissant, esthétiquement beau et dense, presque hypnotique de l'expression urbaine. Le laid devient beau par révélation, non par embellissement, mais par changement de regard et de support d'enregistrement.

Face à l'abondance de données visuelles, j'ai développé un premier système de classement empirique, non comme une grille théorique imposée, mais comme un outil évolutif permettant de dégager les principales fonctions sociales de l'écriture exposée. Ce classement m'a permis de transformer avec un regard de designer graphique la masse chaotique en constellation lisible. Ce classement se catégorise en sept parties distinctes : l'écriture urbaine (les tags, les signatures, les graphes, les marques d'existences), l'Engagement et les luttes sociales (les slogans, les messages militants, les traces de manifestations), les messages Humoristiques, culturels tenant du divertissement (les parodies, les références pop cultures, les mèmes internet), les traces de Communautés (les QR codes, les invitations à rejoindre des groupes, collectifs, des réseaux), la matière Urbaine (les murs saturés, les recouvrements, les palimpsestes), la poésie (les stickers textuels, les fragments poétiques, les citations littéraires), et la censure (les traces volontaires d'effacements, les atteintes à la liberté d'expression, les interventions hostiles).

I. Écritures urbaines

L'écriture urbaine, dans sa forme la plus intime, commence souvent par un nom, une signature, un signe répété. Elle affirme une présence singulière, un passage furtif dans l'espace public. Mais cette affirmation individuelle ne reste jamais isolée. À force d'être partagée, superposée, recouverte, elle ouvre un espace plus large : celui de la parole collective. La signature ou l'inscription de l'identité trouve ses racines dans les années 1960, à New York en réponse de contestation politique et social. Là où les jeunesses guidées par un besoin de reconnaissances et les minorités guidées par un élan d'identité utilisent la rue comme page pour annoncer leurs cosmopolitismes.

La rue, en tant qu'espace public vécu, devient alors un lieu de transformation. Ce qui relevait d'abord de l'identité personnelle glisse vers l'engagement : « J'EXISTE ». **[c]** Le mur n'est plus seulement le support d'un nom, mais celui d'une voix. L'écriture cesse d'être uniquement marque d'existence pour devenir outil de revendication. La ville se fait tribunal d'expressions sauvages.

Dans les slogans, les messages militants, les traces laissées après les manifestations, l'écriture urbaine change d'intention sans changer de nature. Elle reste fragile, éphémère, exposée à l'effacement, mais elle porte désormais un contenu politique explicite. Les mots s'adressent à tous. Ils interpellent, dénoncent, rassemblent. Ils prennent position dans l'espace commun.

Là où la signature disait « je suis là », le slogan dit « nous sommes là ». Il transforme l'espace public en lieu de conflit symbolique, tel que le décrit Thierry Paquot **[1]** : « un espace où les usages se confrontent, où les corps et les idées

[c]



↑ scan « J'EXISTE »

[1] Thierry Paquot est un philosophe et urbaniste français, né en 1952, spécialiste reconnu de la pensée urbaine. Il a longtemps été professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris et éditeur de la revue Urbanisme. Ses travaux portent sur l'urbanité, l'écologie, l'habiter et les utopies urbaines. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *L'espace public* et *Utopies et utopistes*. Paquot défend une approche humaniste et sensible de la ville. Il s'intéresse aux relations entre espace, société et modes de vie. Conférencier actif, il intervient régulièrement dans les médias et débats sur la ville.

coexistent parfois dans la tension ». L'écriture engagée s'inscrit souvent dans « l'urgence, dans la colère, dans la nécessité de rendre visible ce qui est invisibilisé ».

Ces messages ne cherchent pas la permanence. Ils acceptent leur disparition comme partie intégrante du geste. Effacés par les institutions, recouverts par d'autres voix, ils laissent néanmoins une trace dans la mémoire collective. Le mur garde l'empreinte du passage, même lorsque le texte disparaît. L'engagement se lit autant dans ce qui reste que dans ce qui a été supprimé.

Ainsi, l'écriture urbaine devient un acte politique par sa simple présence dans l'espace public. Elle détourne les surfaces, refuse le silence, impose une parole non autorisée. De l'affirmation individuelle à la lutte sociale, elle révèle que la ville n'est jamais neutre. Elle est un champ d'expression, de résistance et de négociation permanente.

L'espace public, habité par ces écritures, se transforme alors en un lieu de revendication vivante, où chaque mot inscrit participe à l'héritage du chaos : un désordre nécessaire, porteur de sens, dans lequel se lisent les tensions et les espoirs d'une société en mouvement.

[d]



↑ scan revendicateur: « FREE GAZA »

[e]

Thierry Paquot

L'espace public

TROISIÈME ÉDITION

REPÈRES SCIENCES POLITIQUES • DROIT

« Cette synthèse, riche et accessible, est la bienvenue. »

NONFICTION



La Découverte

↑ « La presse et l'urbanisation des mœurs » est un chapitre issu de *L'espace Public* de Thierry Paquot

II. Engagement / lutte sociale

Au-delà de l'affirmation de soi, la ville s'ouvre comme un champ de lutte, une surface offerte à la colère, au désir, à l'espoir. Chaque mur, chaque panneau, chaque recoin devient une bouche ouverte, un lieu où la parole s'arrache au silence. L'espace urbain n'est plus décor : il est corps politique. Les slogans peints, les messages collés, les traces de manifestations s'y accumulent comme autant de battements de cœur visibles, des pulsations graphiques qui disent la nécessité de parler, d'exister, de résister. L'écriture urbaine cesse d'être une simple marque de passage : elle devient arme douce, cri sans voix, souffle projeté contre le béton, acte de citoyenneté inscrit dans la rugosité du réel. **[d]**

Dans l'image, les mots ne sont pas sages. Ils débordent, se heurtent, se superposent. Ils forment une constellation désordonnée de luttes : antifascisme, antiracisme, écologie, antispécisme, solidarité internationale. Rien n'est isolé. Tout cohabite. Le regard saute d'un message à l'autre comme on traverse une manifestation dense, où chaque pancarte raconte une histoire singulière mais participe d'un même mouvement. Ici, l'écriture n'argumente pas toujours : elle insiste, elle martèle, elle répète. Elle s'impose par la saturation, par la présence, par l'impossibilité de détourner complètement le regard.

Historiquement, cette parole urbaine engagée s'ancre dans les années 1960 et 1970, au moment où les mouvements militants gauchistes investissent massivement l'espace public. En France, Mai 1968 révèle la puissance du mur comme médium politique. Les slogans envahissent Paris, les affiches sérigraphiées se collent sur les façades, les phrases courtes deviennent des éclairs de pensée. La rue se transforme en tribune, en journal mural, en espace de liberté où le collectif parle sans filtre, sans autorisation. Ce que l'image donne à voir aujourd'hui n'est pas une rupture, mais une continuité fragmentée : la lutte s'est démultipliée, morcelée, adaptée, mais elle n'a jamais quitté les murs.

Comme le souligne Thierry Paquot dans « La presse et l'urbanisation des mœurs », **[e]** la ville n'est jamais neutre. Elle est un espace social, moral, symbolique, façonné autant par ses infrastructures que par les usages et les récits qui la traversent. Inscrire un message dans la rue, ce n'est pas seulement écrire : c'est réorganiser le sensible, perturber le flux normalisé des images publicitaires et institutionnelles, introduire du conflit là où l'ordre voudrait du silence. Chaque slogan visible dans l'image agit comme une fissure, une faille minuscule mais persistante dans la façade lisse de l'indifférence urbaine.

[f]



↑ scan de stickers antifachiste

[g]



↑ scan d'un slogan absurde mais percutant

[h]



↑ scan représentant un personnage de l'univers Marvel: Docteur Doom avec l'inscription « NO WAY »

Certains lieux, comme Châtelet, deviennent des nœuds de visibilité, des carrefours symboliques où se croisent corps, idées et histoires. Porté par la diversité des passages, par l'aura culturelle du Centre Pompidou, ce territoire concentre les écritures exposées comme une peau saturée de signes. Les slogans « *Free Gaza* », « *Antifaschistische* » [f], « *Manger de la viande tue* », « *Love tattoos, hate racism* » y dialoguent malgré leurs différences. Ils ne cherchent pas l'unité parfaite, mais une coexistence tendue, vivante, profondément politique. Ils rappellent que la ville est un espace critique, un lieu où l'actualité s'imprime directement sur les murs, sans attendre l'archive.

Peu à peu, la ville devient mémoire vivante. Elle raconte les luttes passées, porte les combats présents, et laisse entrevoir ceux à venir. Les messages griffonnés, collés, parfois arrachés, deviennent des poèmes urbains involontaires, des fragments de récits que les murs murmurent aux passants attentifs. [g] Même effacée, la parole persiste : une trace, une couleur, une cicatrice. Dans ce langage rugueux des pierres et des pavés, la ville parle. Elle se fait écho des voix collectives, espace de dialogue et de résistance, où l'art et l'engagement s'entrelacent pour rappeler, obstinément, que la cité appartient à celles et ceux qui la traversent, la marquent, la font vibrer.

III. Humour, culture, divertissement

La ville, au-delà de ses murs, de ses panneaux et de ses fonctions utilitaires, devient un terrain de jeu ouvert, un espace de fantaisie et de connivence, où chaque coin de rue peut soudain se transformer en scène improvisée. Dans cette ville ludique, les parodies, les détournements, les références à la pop culture et les mêmes urbains s'inscrivent comme des murmures joyeux sur le béton. Ce sont des clins d'œil jetés dans le flux du quotidien, des gestes discrets mais complices, qui ne s'adressent pas à tous, mais à celles et ceux capables de lire entre les lignes, de reconnaître une image, de saisir une référence, de partager un rire silencieux.

Un ticket de métro modifié, une affiche arrachée puis réinventée, un sticker collé sur un poteau ou une boîte électrique deviennent autant de poèmes éphémères, légers et joueurs, qui viennent fissurer la rigidité de l'espace urbain. Ces interventions ne cherchent ni la durée ni la monumentalité. Elles apparaissent, disparaissent, se superposent, laissant derrière elles une surprise, un sourire, parfois un décalage absurde. Par leur discrétion et leur petite échelle, elles exigent une attention particulière, une proximité physique, instaurant une relation presque intime entre l'image et le passant. L'humour ne s'impose pas : il se révèle.

Ces écritures urbaines s'appuient largement sur des références issues de la culture populaire, qui fonctionnent comme un langage commun. Personnages de comics, icônes médiatiques, figures issues du jeu vidéo ou de l'univers numérique permettent [h] une reconnaissance immédiate, fondée sur une mémoire collective partagée. Lorsqu'un personnage comme Doctor Doom, issu de l'univers Marvel, est réintroduit dans l'espace urbain sous forme de sticker, il se détache de son récit d'origine pour devenir un signe autonome. Il ne raconte plus une histoire précise, mais active une connivence : un clin d'œil discret mais frappant, destiné à celles et ceux qui reconnaissent la référence et acceptent le jeu.

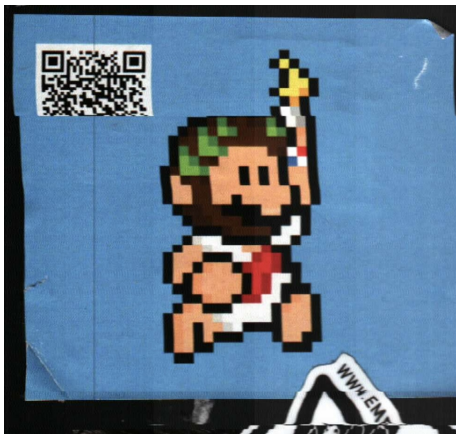
Le détournement constitue l'un des moteurs essentiels de cette écriture ludique. Qu'il s'agisse d'un ticket réécrit, d'une affiche modifiée ou d'un même Internet déplacé de l'écran vers le mur, le sens naît du décalage entre la forme attendue et la forme transformée. Le sticker écologique, issu d'un même populaire largement diffusé en ligne, illustre parfaitement cette logique. En quittant le flux numérique pour s'inscrire dans la matière urbaine, le même

[i]



↑ stickers dérivée d'un mème international ayant pour but de dénoncer

[j]



ralentit, s'expose à l'usure et au contexte du lieu. Il conserve son ironie et sa lisibilité immédiate, tout en gagnant une nouvelle épaisseur symbolique. La ville ne se contente plus de relayer Internet : elle l'absorbe, le transforme et le réécrit.

[i]

Un autre registre de la culture populaire apparaît à travers la figure pixelisée inspirée de l'esthétique du jeu vidéo rétro. Par son style volontairement simplifié, elle évoque instantanément l'univers des jeux des années 1980—1990, activant une mémoire visuelle générationnelle. Figé dans une posture dynamique, le personnage introduit une sensation de mouvement et de légèreté dans l'espace urbain, en contraste avec la rigidité du support. L'intégration d'un QR code renforce encore cette hybridation : le sticker devient une passerelle interactive entre espace physique et espace numérique, invitant le passant à prolonger l'expérience au-delà du mur. Le jeu, au sens ludique comme au sens interactif, devient ainsi un mode de lecture de la ville.

[j]

Avec la démocratisation d'Internet et des réseaux sociaux, ces interventions urbaines trouvent un écho démultiplié. Photographiées, partagées et diffusées en ligne, elles quittent leur ancrage local pour circuler à l'échelle mondiale. Le béton devient à la fois miroir et fenêtre : miroir d'une culture visuelle partagée, fenêtre ouverte sur un dialogue global. Les rues parlent aux écrans, les trottoirs dialoguent avec les smartphones. Une image collée par hasard peut devenir virale, tandis qu'un mème numérique peut réapparaître physiquement sur un mur.

Internet transforme ainsi la ville en un théâtre hybride, où les messages se déplacent, se multiplient et se réinventent sans cesse. Slogans détournés, images absurdes ou tendres, références politiques ou culturelles cohabitent sans hiérarchie apparente, dans un désordre visuel assumé qui reflète la pluralité des imaginaires contemporains. Dans ce ballet invisible, l'humour, l'art et parfois même la contestation dansent ensemble.

L'écriture urbaine contemporaine se révèle alors comme une langue vivante, hybride et profondément poétique. Elle circule à la fois sur le béton et sur le pixel, se glisse dans les interstices du quotidien et transforme chaque image, chaque mot, chaque rire silencieux en invitation à regarder autrement. La ville cesse d'être un simple décor : elle devient un espace sensible, ouvert et joyeusement indiscipliné, où l'imagination circule librement et où le rire agit comme un lien social discret mais puissant.

IV. Communauté

La ville n'est pas seulement un espace de passage, de revendication ou de créativité individuelle : elle devient un vaste réseau vivant, un organisme discret et vibrant, où chaque mur, chaque poteau, chaque angle de rue peut se transformer en fil conducteur d'une communauté invisible mais profondément agissante. Les QR codes, les invitations collées, les messages de collectifs ou les réseaux alternatifs ne sont pas de simples inscriptions graphiques : ce sont des passerelles, des seuils, des ponts jetés entre des inconnus qui ne se connaissent pas encore. Scannés, suivis ou partagés, ils ouvrent des mondes parallèles, des espaces de rencontre, de discussion et d'action commune, où la ville déborde de ses limites physiques pour devenir relation.

Ces inscriptions dessinent une géographie secrète de la communauté, une cartographie mouvante faite de liens, d'affinités et de complicités silencieuses. Les collectifs militants, artistiques ou citoyens transforment les murs en supports d'auto-organisation, en surfaces d'appel et de rassemblement. La ville devient alors un laboratoire à ciel ouvert, un terrain d'expérimentation collective où les informations circulent, où les projets prennent forme, où les actions se

synchronisent. Chaque QR code apposé sur un poteau, chaque affiche calligraphiée, chaque sticker coloré devient une note dans la partition collective de la cité, un signal discret adressé à celles et ceux qui acceptent de répondre, de rejoindre, de participer.



↑ appel à un blocus issu du collectif: URGENCE PALESTINE

La communauté urbaine se déploie dans un entre-deux, à la fois tangible et virtuelle. Elle se construit dans la marche, dans l'arrêt devant un mur, mais aussi dans le geste du clic, dans l'écran du smartphone. Elle repose sur la reconnaissance de symboles partagés, sur la lecture commune de signes disséminés dans l'espace public, sur la complicité entre ceux qui savent décoder et ceux qui osent franchir le seuil. La ville devient alors un organisme palpitant, où la créativité individuelle nourrit l'action collective, où chaque geste graphique, aussi modeste soit-il, peut déclencher des rencontres, des collaborations, des élans communs. [k]

Chaque mur se transforme en lieu d'appartenance, chaque inscription en point d'ancrage pour un réseau de solidarités diffuses. L'urbain devient un terrain d'auto-organisation, où les collectifs plantent des graines invisibles, destinées à germer dans l'imagination et l'engagement des habitants. Ces graines prennent racine lentement, parfois discrètement, mais elles façonnent une ville plus poreuse, plus sensible, plus habitée. La cité se fait espace de co-création, où le visible et l'invisible dialoguent sans cesse, où les liens dépassent la distance, où la communauté se fabrique dans le mouvement.

[l]

L'écriture urbaine communautaire n'est pas seulement un acte graphique ou informatif : elle est une respiration collective, un souffle d'intelligence partagée, un chant silencieux qui relie, organise et transforme la ville en écosystème collaboratif, poétique et vivant. Chaque code, chaque affiche, chaque symbole devient un signe d'existence collective, un appel à l'action, un geste de complicité et de cohabitation. La ville cesse alors d'être un simple décor : elle devient communauté en acte, espace d'échange, de création et d'appartenance, sans cesse réinventé à hauteur d'humain.

V. Matière urbaine / mémoire d'accumulation

La ville est une mémoire vivante, et ses murs sont les archives silencieuses de celles et ceux qui la traversent, la marquent, l'habitent. Chaque tag, chaque affiche, chaque trace déposée sur le béton ou la pierre s'ajoute à une accumulation d'histoires invisibles, de gestes anonymes qui ne demandent ni reconnaissance ni signature. Ces marques se superposent, se recouvrent,

[k]



[l]



s'effacent partiellement, puis réapparaissent, comme des souvenirs persistants. Les façades saturées deviennent alors de véritables palimpsestes urbains, où le passé ne disparaît jamais totalement, où l'ancien dialogue sans cesse avec le nouveau, où le passage d'hier s'entrelace avec l'empreinte d'aujourd'hui.



[m]



[n]



Dans cette matière urbaine, le temps ne s'écoule pas de manière linéaire : il se stratifie. Il se lit comme un texte fragmenté, parfois illisible, parfois éclatant. Les couches de peinture, les collages arrachés, les slogans partiellement effacés, les tags fantômes témoignent de l'énergie brute de la ville, de sa pulsation constante. Chaque recouvrement est un geste qui répond à un autre, chaque surimpression une conversation silencieuse entre des mains qui ne se rencontreront jamais. La ville écrit ainsi son histoire sans auteur unique, dans une langue faite de ruptures, de répétitions et de traces persistantes.

[m]

Les murs saturés deviennent les témoins d'un quotidien accumulé, porteurs d'une mémoire sociale, artistique et politique. Les tags militants croisent les signatures anonymes, les graffitis identitaires se mêlent aux messages humoristiques ou aux invitations communautaires. Tout cohabite, sans hiérarchie, dans une tapisserie vivante et chaotique où se mêlent les émotions, les colères, les élans et les silences de milliers de mains. La ville se transforme alors en musée à ciel ouvert, non figé, constamment réécrit, où l'œuvre d'hier peut devenir le fond de celle de demain, où l'effacement fait autant sens que l'apparition.

[n]

La matière urbaine n'est pas un simple support visuel ou décoratif : elle est le témoignage sensible du passage humain, la preuve d'une présence collective inscrite dans la durée. Strates après strates, gestes après gestes, elle construit l'identité mouvante de la cité. Les murs saturés, les recouvrements et les palimpsestes deviennent des archives vivantes, fragiles et précieuses, où le temps, les voix et les gestes anonymes s'entrelacent pour raconter, malgré l'oubli et l'effacement, l'histoire vibrante et inachevée de la ville.

VI. Poésie / écriture libre

Au cœur de la ville, au-delà des revendications, des jeux visuels ou des messages communautaires, surgit la poésie: fragile, discrète, parfois presque invisible, mais profondément vibrante. Elle se dépose sur les murs comme un souffle intime abandonné au hasard, une pensée lâchée dans l'espace public sans autre attente que celle d'être rencontrée. Les stickers textuels, fragments poétiques ou citations collées et griffonnées deviennent ainsi des failles ouvertes dans le béton, des interstices sensibles où l'émotion s'infiltre, où l'intime trouve soudain une place dans le commun.

Chaque mot inscrit dans la ville est un geste personnel offert au regard collectif, une confidence sans visage ni signature, mais chargée d'humanité. Le mur, le trottoir ou la façade se transforment en carnet à ciel ouvert, où l'intime se glisse entre l'asphalte et la pierre, là où on ne l'attend pas. Le passant, parfois distrait, peut y croiser une phrase qui résonne, un fragment de pensée qui impose une pause, un écho émotionnel qui s'accroche à la mémoire. Ces écritures ne s'imposent pas : elles se murmurent, se découvrent, se devinent.

La phrase « *HOW CAN WE CREATE A BETTER FUTURE IF WE CAN'T IMAGINE ONE* » [o] illustre pleinement cette dimension. À la croisée du politique et du poétique, elle convoque une actualité collective tout en ouvrant un espace d'espoir et de projection. Elle agit comme un pont entre le monde physique et l'imaginaire, entre la réalité présente et la possibilité d'un avenir à inventer. Par sa forme interrogative, elle ne dicte rien : elle invite à penser, à imaginer, à ressentir. La poésie urbaine ne donne pas de réponses, elle ouvre des possibles.

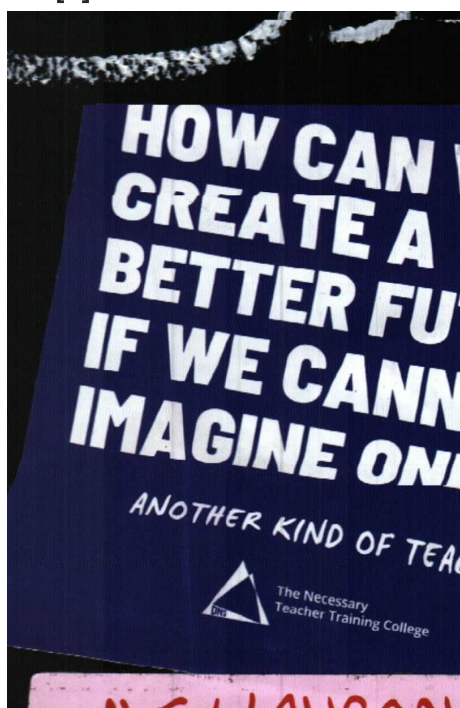
Ces fragments textuels et visuel sont à la fois fragiles et persistants. Souvent recouverts, effacés ou altérés, ils participent à une conversation silencieuse et continue entre les habitants, les lieux et le temps. Chaque disparition, chaque trace laissée devient une nouvelle couche de sens. L'écriture poétique urbaine fonctionne ainsi comme un palimpseste émotionnel, où les mots se superposent, se perdent et renaissent, sans jamais disparaître totalement.

[p]

La poésie urbaine transforme alors le quotidien en moment d'émerveillement discret. Elle ralentit le regard dans un environnement saturé de signes fonctionnels, elle ouvre des respirations dans la routine, elle redonne une place au sensible. L'espace public devient un terrain de partage émotionnel et esthétique, libéré de toute hiérarchie et de toute logique utilitaire. Ces mots surgissent comme des éclats de vie, de pensée ou de rêve, rappelant que la ville n'est pas seulement un lieu de passage, d'action ou de confrontation, mais aussi un lieu d'écoute, de vulnérabilité et de résonance.

L'écriture libre et poétique devient ainsi un fil invisible tendu entre l'intime et le commun. Elle circule sans bruit, transforme la ville en murmure, en respiration collective, en musique diffuse. Chaque phrase posée sur un mur devient un point de contact entre soi et l'autre, une passerelle sensible entre des inconnus. Elle rappelle que l'espace public peut être un lieu de lenteur, de contemplation et de poésie vivante, où l'émotion circule librement, offerte à celles et ceux qui acceptent de s'arrêter pour lire.

[o]



↑ citation percutante mais lyrique visant à s'interroger

[p]



↑ poésie passant par l'association d'image avec un sens plus au moins abstrait

VII. Censure

La ville n'est pas seulement un espace de création, de jeu ou de poésie : elle est aussi un champ de tension, un territoire où la liberté d'expression se heurte aux règles, aux interdits et aux regards hostiles. Les murs porteurs de slogans, de graffitis ou de messages engagés deviennent des surfaces disputées, où les gestes des uns sont recouverts, effacés ou altérés par ceux qui cherchent à imposer le contrôle, l'ordre ou le silence. Les traces d'effacement, les interventions hostiles, les banderoles arrachées ou repeintes témoignent de la fragilité de la parole urbaine, toujours exposée à la suppression.



↑ affiche déchirée

L'arrachage de la pensée devient alors un acte récurrent, et le recouvrement des idées agit comme un frein à leur diffusion. Pourtant, loin de faire disparaître le message, cette suppression suscite souvent une curiosité nouvelle. Elle fait émerger une question fondamentale : *pourquoi*? Pourquoi ce mot a-t-il été effacé? Pourquoi cette image a-t-elle dérangé? La censure, paradoxalement, attire l'attention sur ce qu'elle cherche à faire taire, révélant par son geste même la force du message initial.

La censure dans l'espace public révèle ainsi la ville comme un terrain de confrontation directe, où les conflits sociaux, politiques ou moraux s'inscrivent littéralement dans la matière urbaine. Chaque mot barré, chaque image recouverte devient une réponse silencieuse à la présence de l'autre. Un dialogue contraint s'installe, non par l'échange, mais par l'effacement. La ville se transforme en théâtre de tensions, où liberté et contrôle s'affrontent, où le visible et l'invisible se répondent, où les gestes anonymes de création rencontrent les gestes anonymes de suppression.

[q]

Pourtant, même dans l'effacement, la mémoire persiste. Les strates de peinture, les fragments à peine visibles, les contours devinables sous une couche opaque composent de véritables palimpsestes urbains. Ces surfaces marquées rappellent que la parole ne disparaît jamais totalement : elle laisse une trace, un écho, une empreinte. L'effacement devient alors une écriture en creux, une présence négative qui raconte autant que le message initial. Chaque tentative de

[q]



↑ sticker recouvert

censure inscrit une tension poétique dans la ville, un dialogue muet entre créativité et autorité, entre désir d'expression et volonté de contrôle.



↑ sticker déchiré

La censure transforme ainsi la ville en un espace vivant de confrontation et de réflexion. Les murs deviennent à la fois fragiles et résistants, supports d'une lutte constante pour s'exprimer, pour écrire, pour être entendu. Chaque recouvrement, chaque effacement, chaque intervention hostile participe à une narration urbaine complexe, où se lisent les rapports de force, les peurs et les résistances. La cité apparaît alors comme un laboratoire de liberté surveillée, un lieu où la parole, même menacée, continue de laisser des traces et de raconter l'histoire de ses habitants, de leurs conflits et de leurs luttes invisibles.

Conclusion : héritage et poésie des écritures urbaines

L'écriture urbaine exposée: tags, slogans, stickers, mèmes ou QR codes, est bien plus qu'un geste graphique jeté sur les murs de la ville. Elle est à la fois facteur et miroir de la société, reflet des tensions, des désirs, des colères et des espoirs, et moteur de transformation de notre manière d'habiter l'espace urbain.

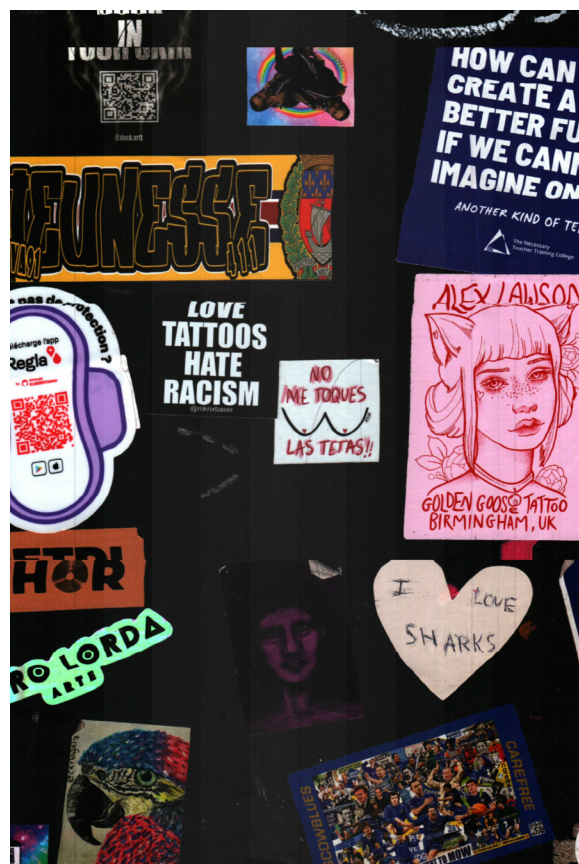
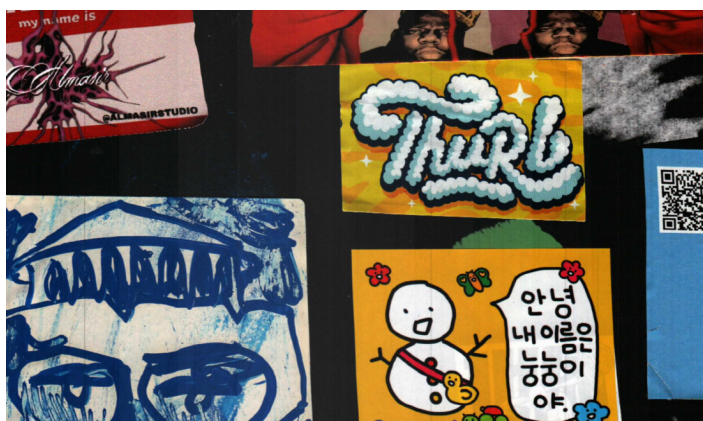
Comme facteur, elle transforme la cité : les rues deviennent théâtre, les murs tribunes, les trottoirs terrains de jeu, les panneaux invitations au rire ou à la réflexion. Chaque mot, chaque couleur, chaque typographie guide le regard, aiguise la curiosité et provoque la rencontre. L'écriture urbaine façonne notre perception de la ville, révèle ce que le quotidien aurait pu rendre invisible, ouvre des lignes de lecture inattendues et transforme le chaos apparent en langage, en poème collectif, en souffle.

Comme miroir, elle capte la société dans son état brut : les conflits et les luttes, les solidarités et les joies, les révoltes et les espoirs. Les murs saturés, les strates et les palimpsestes deviennent archives vivantes, témoins silencieux de passages, d'engagements et de gestes anonymes. Les fragments poétiques, les slogans militants, les stickers humoristiques ou les QR codes qui relient à des communautés invisibles tracent une cartographie sensible des vies urbaines. Le désordre visuel devient lecture, mémoire et présence.

Chaque mot inscrit, chaque image collée, chaque geste graphique est une pulsation. Même l'effacement, la superposition, le recouvrement participent à ce dialogue permanent entre visible et invisible, entre éphémère et permanence. L'écriture urbaine est fragile et insistante à la fois : elle affirme « je suis là », puis « nous sommes là », elle crie et murmure, elle disparaît et renaît, elle transforme la matière de la ville en miroir et en souffle collectif.

La ville devient alors un espace vivant où l'art, la poésie, l'humour et l'engagement se superposent. Chaque mur est un parchemin, chaque couleur un accent, chaque mot une respiration. L'écriture urbaine, par sa présence visuelle, ses contrastes, ses strates et ses mots-clés, nous rappelle que la cité n'existe que par ceux qui la traversent, la marquent et la font vibrer. Elle est mémoire, dialogue et poème, héritage du chaos où s'écrit sans cesse l'histoire infinie de la ville et de ses habitants.





BIBLIOGRAPHIE

Paquot Thierry, *Homo Urbanus- Essai sur l'urbanisation du monde et des moeurs*, édition du Félin, 1990, 180 pages

Paquot Thierry, *L'espace Public*, Clamecy (Nièvre), La découverte, troisième édition, 2024, 128 pages

Dewerpe Jean-Pierre, Gassiat Quentin, *Stickers: Entre art de rue et culture populaire*, Édition Gallimard, collections Alternatives, Paris 2024, 156

Fraenkel Béatrice, « Les écritures exposées », dans: *Linx* n°31, 1994, page 99–110

SITOGRAFIE

L'Origine du Street Art : Les Pionniers de l'Art Urbain, Galerie125, en ligne, <https://galerie125.fr/fr/blog/post/12-?>. Consulté le 21 novembre 2025

Trafic annuel entrant par station du réseau ferré 2021, RATP, [en ligne](#), consulté le 2 décembre 2025

Remerciements

Grand merci à Corinne Melin pour l'aide sur la réflexion et le suivi d'écriture de ce devoir. Merci aussi à mes proches pour la relecture, l'accompagnement durant cette enquête graphique.